

« Fraction humaine »

Marie-Christine Lesage

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28904ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lesage, M.-C. (1994). Review of [« Fraction humaine »]. *Jeu*, (71), 210–211.

à courir, poursuivie par son fils. Entre le tout et le rien, entre la mort et le kitsch, entre le métarécit de Jacob et les chansons western, il y a un abîme, une sorte de trou gigantesque qui donne le vertige, non pas aux personnages, puisqu'ils ont le nez collé sur leur triste condition, mais au spectateur qui les regarde marcher sur le bord de ce trou, puis tomber dedans.

Un seul élément permet de combler en partie le vide creusé par le naturalisme trop primaire de la pièce : les voix humaines. Fortes et justes — en particulier celle de Marie-Thé Morin —, ces voix ont une intensité qui soutient à elle seule la théâtralité du spectacle. On y chante de toutes les manières, en solo, en duo, en chœur, sur fond d'opéra ou de piano, avec ou sans chorégraphie, souvent en exploitant l'espace que la scénographie ménage autour des deux appartements. C'est véritablement là que la troupe donne le meilleur d'elle-même, avec une désinvolture qui a ses charmes et qui parvient de temps à autre à faire oublier la misère incestueuse. Est-ce suffisant pour parler de « nouveau théâtre musical » ? On attend la suite.

Michel Biron

« Fraction humaine »

Texte de Pierre Potvin. Mise en scène : Marc Doré ; scénographie : Anne Fortin ; costumes : Marie-Chantal Vaillancourt ; éclairages : Louis-Marie Lavoie ; confection de la prothèse : Pierre Patenaude ; musique originale : Pierre Potvin. Avec Pierre-Yves Charbonneau (Jacques Sogol), Sébastien Hurtubise (Eugène Sogol) et Manon (Émilio). Production du Théâtre de l'Aubergine, présentée au Foyer du Théâtre Périscope du 22 mars au 9 avril 1994.

Scission manichéenne

Le Théâtre de l'Aubergine, dont les créations visent généralement un jeune public, nous a présenté ce printemps un spectacle sans prétention s'adressant à tous. Le texte, signé Pierre Potvin, nous transporte dans le monde de la foire, là où certaines anomalies humaines sont exposées devant un public avide de sensations fortes. La bizarrerie que nous donnera à voir le monstre Émilio est celle des frères Sogol, soudés l'un à l'autre en un seul corps à deux têtes. Cet être hybride symbolise en fait l'éclatement intérieur de l'homme, déchiré entre l'instinct — que représente Jacques — et l'intellect — figuré par Eugène. On y aborde également le thème de l'ambivalence des sexes, par le biais d'un Émilio androgyne. Problématique bien actuelle donc que celle du sujet qui ne trouve plus l'assurance de son unité propre, ni celle de la distinction nette des genres. Le « Je pense, donc je suis » devient : « Nous sommes plusieurs à penser dans ce corps, alors qui suis-je ? » Ce pénible fractionnement humain s'achèvera grâce à une opération chirurgicale qui désunira le corps des frères Sogol ; seul Jacques survivra alors qu'Eugène s'intégrera à la conscience du premier, alliant — dans une ultime

fusion intérieure — l'instinct à l'intelligence... Quoique l'on saisisse bien l'intention qu'a l'auteur de lever le voile des apparences pour sonder les profondeurs humaines, son questionnement quant au sens de notre hétérogénéité interne cède à cette facilité dramaturgique qui consiste à réduire un tout composite à une scission manichéenne. Cette simplification fait en sorte que la pièce n'affronte pas la complexité inhérente à la nature humaine et perpétue cette assurance illusoire que nous avons de nous saisir nous-mêmes. Si *Fraction humaine* s'adresse à un public adulte, alors il y manque à la fois de progression dramatique et de nuances, et le ton bon enfant avec lequel sont abordés des thèmes trop nombreux et insuffisamment approfondis finit par lasser. Évacuant de bout en bout l'insaisissable complexité de l'homme pour n'en garder qu'un fractionnement clair, distinct, rassurant, entre corps et tête, homme et femme, dépendance et liberté, la pièce

parvient difficilement à nous atteindre. Le théâtre ne doit-il pas s'efforcer de donner une réponse à la vie qui lui soit équivalente en densité ? Une réponse qui suggère au lieu d'expliquer, qui préserve les zones d'ombre et d'indicible propres à la nature humaine ? Car c'est ce pouvoir magique de l'évocation qui fait défaut à la représentation. La mise en scène de Marc Doré demeure simple, sans effets, enrichie d'un travail gestuel bien soutenu par les deux jeunes comédiens. Si le texte souffre d'une vision pénétrante des choses, il n'en reste pas moins écrit dans une langue riche. Élagué, il constituerait une excellente pièce pour le jeune public.

Marie-Christine Lesage

Photo : Louise Leblanc.

